

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Mes romans et moi* ou Gérard Bessette auto-bio-psycho-critique**

Réjean Robidoux

Number 15, August–September 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40524ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robidoux, R. (1979). Review of [*Mes romans et moi* ou Gérard Bessette auto-bio-psycho-critique]. *Lettres québécoises*, (15), 42–43.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Mes romans et moi

ou Gérard Bessette auto-bio-psycho-critique

Dans la situation un peu spéciale où je me trouve — amitié franche et cordiale de l'auteur et fréquentation assidue de toute l'oeuvre jusque, occasionnellement, dans des zones inédites —, j'ai cavalièrement effectué une lecture assez irrévérencieuse du livre auto-bio-psycho-critique de Gérard Bessette, *Mes romans et moi*. Au moment d'en rendre compte, je veux citer au préalable une phrase d'Albert Thibaudet dont, praticien, je reconnais avoir souvent éprouvé la vérité et qui me paraît s'appliquer encore plus strictement à l'AUTO-critique romanesque : « La critique du roman est elle-même un roman dont les romanciers sont les personnages. » Aussi bien ai-je pris mon parti de traiter du dernier-né critique de G. Bessette comme d'un roman — ce qu'il est du reste tout à fait, au plan d'une inconscience et très freudienne fabulation (j'ajoute que cela n'infirme pas, à quelques détails historiques près, l'essentielle vérité de l'ouvrage).

Rien n'empêche un romancier de se critiquer soi-même, et chacun le fait (normativement) avec plus ou moins de lucidité ou de complaisance, en cours de création d'une oeuvre. Mais se psycho-critiquer soi-même, fût-ce avec un grand recul, tenter l'exploration de son propre inconscient-subconscient, c'est là une entreprise plus paradoxale, dans la mesure où elle implique un aléatoire jeu de cache-cache qui ne peut être conduit sans quelque illusion.

Il faut distinguer deux types de discours (romanesque) dans le livre de Gérard Bessette : d'abord un premier « récit » d'une quarantaine de pages, intitulé « Mes premiers souvenirs » et qui se rattache au genre des « mémoires » ; puis le texte critique proprement dit, « Mes romans et moi », où l'auteur tente de (psych-)« analyser le moins subjectivement possible » (p. 55) ses propres romans.

De la première partie je dirai, somme toute, peu de choses, n'étant pas du tout en mesure de mettre en question

l'authenticité des faits rapportés. Gérard Bessette fait un sort à ses propres souvenirs jusqu'à l'âge de dix ans, sans presque se référer à ceux d'autres témoins. En reconstituant ainsi à l'aide de bribes et dans une optique particulière le chapitre initial de son devenir, le mémorialiste donne une forme à son passé en lui cherchant (en lui *inventant* — c'est là qu'est le « roman ») un sens : il en fait l'enfance du futur romancier de *la Bagarre*, du *Libraire*, des *Pédagogues*, de *la Commensale*, de *l'Incubation*, du *Cycle*, des *Anthropoïdes* etc. L'univers représenté est celui d'une famille de petites gens, avec un père faible, (du côté de qui le critique freudien cherchera les vérifications de son oedipe), une mère traditionnelle à la « foi ardente et 'charbonnière' » (p. 30), une soeur aînée, compagne et complice dans les premiers jeux de création. Signe caractéristique d'atmosphère très souligné et qui « a certes profondément marqué » (p. 27) l'auteur, une dépendance complète vis-à-vis de l'Église : économique (le père est bedeau, le petit Gérard gagne ses sous comme servant de messe et la famille habite une maison — qui, au demeurant, « aurait sûrement plu à Gaston Bachelard » (p. 23) — à l'ombre du clocher) et « spirituelle », dans « un monde prélogique et magique » (p. 30). Autour du quatuor familial évoluent des personnages dont le côté drôlatique seul est dessiné : la vieille grand-maman et sa commère Vitaline, l'une et l'autre tricheuse et menteuse non sans collaboration de la part du petit Gérard ; Baptiste-la-Baloune, l'« arriéré mental » (p. 24), le curé Archambault avec son « don » de guérisseur à la manque (p. 30), le vicaire Longet porté sur la bouteille, et quelques autres comparses plus ou moins obscurs. Le trait le plus remarquable est sans doute cette tendance collective (puisque y participent aussi la soeur et les parents) à la fabulation qui culmine assurément dans la glossolalie du mythique chat Pilou (p. 32-35), mais qui s'exerce de toutes

les façons ludiques, notamment dans la mise en place d'une « petite Comédie humaine » (p. 48) où les deux enfants s'amuse à prêter à des animaux fabriqués des sentiments humains (sur le modèle inverse de ce que fera plus tard l'auteur des *Pédagogues* et de *la Commensale* en ramenant les hommes à l'apparence et au comportement de l'animal).

On trouve en fait ici en avant-goût le chapitre initial des « mémoires totaux : sans doute posthumes » du romancier, annoncés ailleurs dans l'ouvrage (p. 98).

Le reste du livre (73 pages), « Mes romans et moi », est expressément d'auto-psycho-critique. Mais il comporte aussi des aveux, des révélations, des éléments de mémoires donc, des souvenirs reliés à la genèse des romans, et c'est là, me semble-t-il, qu'intervient une certaine part de fiction. Quand il s'en tient à son dessein de (psych-)analyser le texte de ses romans par rapport auxquels il a pris toutes ses distances, je puis fort bien différer d'opinion critique avec lui sur des possibilités d'explication en profondeur, mais je lui reconnais le droit d'interpréter les textes du dénommé Gérard Bessette, comme il le fait de ceux de Victor-Lévy Beaulieu ou de Gabrielle Roy. Souvent d'ailleurs il s'agit d'une simple lecture, commentant à peine le texte, comme c'est le cas du fameux passage « parataxique » de *la Commensale* (p. 89-94). Mais quand il s'écarte du texte pour faire état de données historiques et de dates ou pour révéler rétrospectivement de supposées intentions, certaines affirmations me paraissent contestables ou appelleraient, du moins, un peu plus de nuance. J'en donnerai ici quelques exemples.

Et d'abord, autour précisément de cette fameuse séquence de *la Commensale* où le passé tout à coup fait irruption, j'ai le sentiment que l'auteur passe à côté du véritable problème et qu'il contribue à créer une sorte de légende à propos de l'abandon du roman

puis de sa tardive publication. C'est parce que j'y ai moi-même un peu travaillé que j'ose en parler. Il est évident que cette scène a une grande importance ; elle répond d'ailleurs à un besoin psychologique indéniable, très nettement ressenti. J'ai dit naguère (*Lettres québécoises*, no 1, p. 39) que sur une note de 1960, glissée dans le manuscrit, on lit : « Nécessité peut-être de donner un passé à Chayer ». Après coup, l'auteur trouve que cette évocation du souvenir d'enfance détonne (p. 74), de la même façon que celui de Jean Lévesque dans la scène centrale de *Bonheur d'occasion* ; et cette « erreur » serait l'« une des (multiples) raisons qui [l']ont fait retarder si longtemps la publication de *la Commensale* » (p. 74), comme, du reste, la fondation des Éditions Quinze serait la cause de la sortie du manuscrit du tiroir (note 5, p. 74). Entendons-nous. Ce qui « détonne » dans cette scène n'est pas d'ordre psychologique mais esthétique. L'évocation (plausible, « nécessaire ») du passé est présentée *in actu*, en acte, comme si le récit de *la Commensale* était un monologue intérieur ; or, dans ce roman, le lecteur n'est pas collé à l'événement vécu (agi, pensé) sans recul par le personnage, mais suit la rétrospective écrite d'un narrateur situé quelques jours après les faits et qui, au surplus, dans l'état de fatigue où il doit être, au moment où il arrive à ce stade, a d'autres soucis que de chercher des effets stylistiques en recréant *in actu* une scène, même intense, qui a eu le temps et le moyen, comme tout le reste, de se décanter.

Quant à la fondation des Éditions Quinze, Gérard Bessette l'a peut-être oublié, mais le moins que l'on puisse dire c'est que cela a été un pur hasard dans la publication de *la Commensale*. Avant qu'il ne soit même question de l'existence de Quinze, le manuscrit était décisivement sorti du tiroir et d'autres éditeurs (« Cahiers du Québec » de Jacques Allard chez Hurtubise HMH, « Cahiers d'inédits » aux Éditions de l'Université d'Ottawa et le défunt Jour de Jacques Hébert) s'étaient dits prêts à le publier.

Toutes ces chinoïseries de dates et détails ont au fond une importance même en psychocritique. Je songe par exemple au passage assez développé de *Mes romans et moi* consacré à la



Bagarre. L'auto-psycho-critique y insiste beaucoup sur le problème du dépassement du père. Gérard Bessette aurait « commencé la rédaction de *la Bagarre* au lendemain de la crise d'apoplexie qui devait emporter [son père] deux ans plus tard (1959) » (p. 59). Mis à part ce millésime précis (trop grave — mort du père — pour que je le croie fictif), tout le reste flotte. *La Bagarre* est sortie en 1958 ; si sa genèse est liée à la crise paternelle d'apoplexie survenue en 1957 (deux ans avant la mort du père), les choses sont allées bon train puisque en un an (ou un peu plus : 1957-1958), non seulement *la Bagarre* a été écrite et publiée, mais *le Libraire* (où incidemment le père n'a pas grand-chose à voir) a aussi été mis au point (car je sais de source sûre que le second roman était achevé avant le départ de l'auteur de Pittsburgh pour Kingston, à l'été 1958). Je n'irai pas jusqu'à soutenir que le rôle prêté au père dans l'élaboration inconsciente de *la Bagarre* est une pure vue de l'esprit (après tout, l'auteur n'a pas eu besoin que son père ait une crise ou meure pour développer un oedipe), mais on comprendra pourquoi j'ai voulu lire *Mes romans et moi* comme un roman. En réalité il y a d'autres vues possibles, liées ou non à ce que j'appelle la troncature du cas (Gérard Bessette ne veut ici considérer que ses romans). Ainsi quand il écrit, toujours à propos de *la Bagarre* : « C'est à ce moment-là seulement que je me suis carrément décidé à dépasser mon père ; par le truchement de l'écriture », moi je me dis que l'auteur des *Poèmes temporels* aurait pu affirmer la même chose en avançant d'au moins dix ans le moment fatidique.

Je ne veux pas être tâtilon, mais je relèverai encore les propos sur l'*Incubation*.

Le texte contient déjà beaucoup d'aveux et davantage de promesses de révélations plus ou moins anecdotiques qu'explicitent des mémoires futurs. Le point que je me contente de toucher est celui du changement de style qui fut effectivement provoqué par des causes physiologiques (maladies, médicaments engendrant de véritables états seconds) au moins autant (sinon plus) que littéraires (influence des nouveaux romanciers). Le texte mentionne bien deux maladies mais insiste surtout sur la seconde, la plus grave, celle de 1963, et reste un peu confus sur le commencement réel de l'*Incubation*. Gérard Bessette a dû écrire tout cela de mémoire sans se référer à ses notes anciennes, alors qu'il m'a donné, il y a quelques années, la preuve irréfutable de ce que les premiers griffonnages de l'*Incubation* chevauchent les derniers de *la Commensale*, qu'ils ont été jetés sur papier à Paris et à Londres à l'été 1962 alors que l'auteur, malade, était justement dans des états seconds, propices au style « délirant ». Mais cela n'empêche pas la scène « parataxique » de *la Commensale*, (dont j'ai parlé plus haut) déjà dans le style « stream of consciousness », d'être antérieure à tout cela.

Je m'arrête ici et n'entre pas dans d'autres détails. Disons que, mis à part le fait que j'ai tout de même goûté et apprécié *Mes romans et moi*, je corrobore l'avis rapporté par Gérard Bessette (p. 99) et exprimé par un collègue qui, lui, n'avait pas aimé cette auto-critique : « Elle [cette entreprise] pourra toujours, disait-il, servir à révéler vos scotomisations, votre cécité sélective (ce que les anglophones appellent les *blind spots*) ». Que dirait de tout cela ce cher Glen Shortliffe (au fait, alors que des Ricard et autres sont nommés dans ce livre, lui ne l'est pas, fait-il partie du refoulé ?) ?

Puisque nous sommes en pleine vérité de roman, pourquoi Gérard Bessette ne ferait-il pas maintenant, mieux que le VLB de Hugo, Kerouac et Melville, un vrai roman qui serait un ouvrage critique ?

Réjean Robidoux